

Les associations sportives arméniennes et leurs enjeux

Après la victoire de l'Équipe nationale de football lors de la coupe du monde 1998, la France célébrait fièrement ses héros « blacks-blancs-beurs », symboles d'une politique d'intégration réussie. Parmi ses joueurs issus de l'immigration, deux étaient d'origine arménienne : Youri Djorkaeff et Alain Boghossian. Par leur réussite sportive, ils rappelaient la présence séculaire dans la société française d'une communauté à l'histoire douloureuse. L'immigration individuelle des élites de la fin du 19^e siècle avait fait place, dans l'entre-deux-guerres, à une immigration collective, résultant d'un processus historique complexe : génocide de 1915, bouleversements politiques d'après-guerre en Transcaucasie et traité de Lausanne de 1923. Ce dernier, entériné par les puissances occidentales, consacrait de fait l'abandon d'une république indépendante d'Arménie et jeta définitivement et massivement des milliers de personnes sur les routes de l'exode. Dès 1922, la France voyait affluer les premiers réfugiés et devenait alors une terre d'accueil pour ce peuple apatride.

À l'instar de nombreuses communautés, les Arméniens fondaient des sociétés sportives, dont l'implantation reproduisait fidèlement les trajectoires migratoires : naissance à Marseille, puis essaimage dans le sillon rhodanien jusqu'en région parisienne. C'est l'histoire de ces associations que nous nous proposons ici de jalonner, depuis l'entre-deux-guerres jusqu'aux années 80. Le sport sera ici pris dans son sens le plus large comme l'ensemble des pratiques d'exercices corporels incluant à la fois les formes compétitives, les pratiques récréatives, les jeux traditionnels, la gymnastique et l'éducation physique. De ce point de vue, le mouvement scout y sera inclus.

Si une étude monographique de sportifs vedettes offre une perspective stimulante pour envisager les interférences entre sport et immigration, elle conclurait peut-être, comme le soulignait Gérard Noiriel et Stéphane Beaud¹ à propos du football, « à l'efficacité du rôle assimilateur » du sport. Cette démarche s'intégrera dans une approche plus large des associations sportives arméniennes. Ainsi pourrions nous démontrer comment le sport, basculant entre résistance et intégration, s'est inscrit au cœur des stratégies communautaires pour devenir un enjeu pluriel. Trois périodes peuvent être distinguées dans l'évolution des sociétés sportives. Une première correspond aux années de l'entre-deux-guerres, période au cours de laquelle la communauté pensait sa présence en France comme temporaire et espérait un retour dans la patrie d'origine. De ce point de vue, le sport fut un facteur de résistance à la culture assimilatrice de la République. Une seconde phase, qui s'étend de l'immédiat après-guerre jusqu'aux débuts des années 1960, voit la division du mouvement associatif. Les différents partis politiques arméniens réfugiés en France accentuaient leurs pressions sur les associations, partageant le mouvement sportif entre pro- et antisoviétiques. Cette période marquait aussi une accélération du processus d'intégration. Les pratiquants abandonnèrent ces structures communautaires pour rejoindre des clubs fondés sur d'autres principes. Évanescentes, les organisations sportives se réveillaient pourtant avec le renouveau de la question arménienne à partir des années 1970. Réunies autour d'une mémoire commune, elles n'en demeuraient pas moins divisées sur la façon de vivre leur « arménité ».

¹ S. Beaud, G. Noiriel, « L'immigration dans le football », in *Vingtième Siècle*, Paris, FNSP, n°26, avril-juin 1990, pp. 83-96.

Débarqués massivement au cours des années 1920, les Arméniens ne tardèrent pas à ébaucher une vie communautaire. En complément des structures mises en place par les élites depuis la fin du 19^e siècle, telles l'Église ou les partis politiques, les réfugiés donnaient naissance à une constellation d'associations. Des sociétés sportives se formaient sur le modèle de l'Union Générale Arménienne de culture physique et de scoutisme, dite Homénetmen, créée en 1918 à Constantinople. Le sport arménien se propagea ainsi progressivement au cours des années 1920 et 1930 : dès février 1924, au camp Oddo de Marseille, de jeunes sportifs arméniens souhaitaient porter les couleurs du Homénetmen et créaient l'Union Générale Arménienne de Scoutisme et de culture physique. Une même dynamique s'observait dans la vallée du Rhône, où les réfugiés alimentaient les usines de soie et de cuir de Décines, Vienne ou Valence, et en région parisienne : à Alfortville par exemple, de jeunes arméniens, qui jouaient au football sur l'Île Saint-Pierre, décidaient de former une équipe en 1937 qui prenait elle aussi le nom d'Union Générale Arménienne. Intégré au tissu associatif, le sport permettait de constituer un espace de « l'entre-soi » qui, selon Gérard Noiriel, représentait « le seul moyen de parvenir à constituer un îlot de sécurité et de relative tranquillité »². La communauté se réunissait autour de manifestations sportives. En 1927, par exemple, était organisé Porte Dorée à Paris un championnat d'athlétisme et un match de football³.

Facteur d'unité, ces structures sportives constituaient alors une voie d'accès originale à l'héritage collectif. Elles permettaient de préserver l'identité de la communauté contre les influences extérieures, avec pour horizon un prochain retour dans la mère patrie. Les noms des clubs entretenaient une certaine nostalgie, rappelant les terres abandonnées : à Décines, la première association portait le nom d'un fleuve, Alys, qui arrosait la ville de Sivas d'où était originaire la majorité des Arméniens installés dans cette banlieue. À Saint-Chamond, dans la Loire, le club portait le nom d'Ararat. Les associations perpétuaient aussi la langue arménienne par l'intermédiaire d'organes sportifs. Dans cette logique, les pratiquants étaient tous arméniens ou, plus rarement, d'origine arménienne. Seule l'UGA d'Alfortville accepta un joueur français, mais, comme le rappelle Caloust Zadikian, « il avait été élevé avec de jeunes arméniens »⁴. Principalement visée, la jeunesse était aussi l'objet d'un encadrement social : selon un ancien dirigeant d'Alfortville, la section de scoutisme avait été formée car « les jeunes avaient tendance à traîner vers les guinguettes, au bord de la Marne. Les parents préféraient qu'ils soient encadrés »⁵. Fondé par Baden-Powell au lendemain de la guerre des Boers (1899-1900) dans le but d'éduquer la jeunesse, le mouvement scout connaissait en effet un franc succès au sein des sociétés sportives arméniennes. Son adoption avait pour objectif « l'amélioration des qualités physiques et morales »⁶ des jeunes immigrés. Ces associations de scouts portaient des noms évocateurs, tels les « Haï Ari », c'est-à-dire les « Arméniens courageux ».

L'autre activité physique adoptée par ces sociétés sportives fut le football. Cet attrait s'explique certainement par la simplicité de ses règlements⁷ et le faible coût de sa pratique⁸. Favorisant le maintien des liens communautaires, il permettait aussi, par sa popularité

² G. Noiriel, *Le creuset français. Histoire de l'immigration XIXe-XXe siècle*, Paris, Seuil, 1988, p 171.

³ *Archives M. Devedjian*, C.D.R.A.

⁴ Entretien avec Caloust Zadikian, mars 2003.

⁵ cité par Sevan Ananian, *Alfortville et les arméniens, l'intégration réciproque (1920-1947)*, Alfortville, Val Arno, 1999, p.157.

⁶ Statut de l'U.G.A. de Paris.

⁷ Cette simplicité des règlements explique en partie son succès planétaire, comme le rappelle Paul Dietschy dans « Le siècle du football », *L'Histoire*, n° 266, juin 2002, pp. 77-83.

⁸ Les différentes archives consultées nous indiquent les faibles recettes de ces sociétés et leur manque de moyen.

croissante⁹, de faire connaître et reconnaître l'identité arménienne en France. Les associations sportives souhaitaient s'ouvrir sur « l'extérieur » comme le rappellent les statuts de l'UGA : « *aider les jeunes arméniens à mieux connaître la France et la culture française et de faire aimer par les Français la colonie arménienne en France* »¹⁰.

Le ballon rond offrait ainsi aux clubs arméniens une visibilité et la possibilité de multiplier les échanges sportifs. L'équipe de l'Union Générale Arménienne de Paris, par exemple, multipliait les rencontres, arborant les couleurs bleu, rouge et orange de l'éphémère République d'Arménie. Éprouvant les pires difficultés à acquérir une aire de jeu, elle ne pouvait participer aux championnats de Paris mais jouait un rôle de sparring partner intéressant pour les meilleures formations de l'Hexagone. Ainsi, elle disputa de nombreuses rencontres à Paris et sa proche banlieue (contre le Gallia Club, le CAP), mais aussi en province, à Rennes, Quevilly, Rouen ou encore à Marseille contre le prestigieux OM, tout juste auréolé d'une victoire en Coupe de France. Les journaux sportifs tels *L'Auto* ou *L'Écho des sports* lui ouvraient leurs colonnes et signalaient ses brillants résultats. Sans cesse renforcée par de nouveaux compatriotes en provenance du Moyen-Orient, cette équipe manifestait « une très grosse activité ». Aussi, en plus des nombreuses rencontres amicales, elle disputait des matchs ou des tournois de bienfaisance comme celui de la Porte d'Orléans qui réunissait des équipes de même nature : l'A.S. Russe, le S.C. Tchécoslovaque et l'U.S. Hellénique.

L'après-guerre marquait un tournant pour les Arméniens de France. D'abord, parce que la victoire de l'URSS et son prestige allaient accroître l'influence communiste au sein de la communauté, exacerbant ainsi les tensions entre pro- et antisoviétiques. Ensuite, parce que cette période et son cortège de naturalisations favorisèrent leur enracinement en France. Ces bouleversements n'épargnèrent pas le mouvement sportif. Les différentes tendances politiques investissaient le champ des activités physiques, avec une acuité particulière dépendant de leur influence au sein du groupe. Si les partis Hentchak et Ramgavar¹¹ restaient en retrait, les sympathisants communistes et le parti Daschnak¹² furent très actifs.

Lancée aux cours de l'entre-deux-guerres, l'offensive de Moscou en direction de la communauté se manifesta par des tentatives d'« OPA » sur les associations sportives. L'UGA, rebaptisée Association Française de l'Union Générale Arménienne, était principalement courtisée. Le bureau de la section d'Issy-les-Moulineaux, affiliée à la F.S.G.T., démissionnait en 1950 et se recomposait de « membres tolérants et perméables aux doctrines d'extrême-gauche »¹³. Son siège était transféré dans un débit de boisson se trouvant au cœur du quartier arménien, rue de la Défense, chez son principal animateur, Henri Karayan. Celui-ci, né en 1921 à Constantinople et arrivé en France deux ans plus tard, fut expulsé en 1940 pour propagande communiste. Interné dans différents camps français, il aurait rejoint, selon les

⁹ Voir sur l'histoire du football français, A. Wahl, *Les archives du football. Sport et société en France (1880-1980)*, Paris, Gallimard, 1989.

¹⁰ Archives de la préfecture de police de Paris, série BA 2328.

¹¹ Le parti Ramgavar, libéral, fut fondé à Alexandrie en 1908. Il semble en retrait sur les questions sportives et s'investit surtout dans les associations de bienfaisance. Le parti Hintchak, composé de sociaux-démocrates, créé à Genève en 1887, se manifeste dans le domaine sportif mais paraît peu influent. Les archives de la préfecture de police signale tout de même des associations sportives satellites : Gaydz Nor Séround, Homenmen (à ne pas confondre avec l'Homénetmen). Ces deux tendances politiques reconnaissaient le pouvoir soviétique car il y voyait un protecteur du peuple arménien.

¹² Le parti daschnak ou Fédération révolutionnaire arménienne (FRA) fut fondé à Tiflis en 1890. Il est accepté comme membre de la IIème Internationale depuis 1907. Aux affaires lorsque l'Arménie fut soviétisée en 1920, il refusa de reconnaître le pouvoir communiste lors de son Xème congrès tenu à Paris en 1924. Pour en savoir plus sur ces partis et la république d'Arménie, voir A. Ter Minassian, *La république d'Arménie, 1918-1920*, Bruxelles, Editions Complexe, 1989.

¹³ Archives de la préfecture de police de Paris, série BA 2328.

renseignements généraux, le groupe de résistance M.O.I. Cette obédience politique était récemment confirmée par le vice-président de l'A.S. Arménienne : « L'UGA (d'Issy) reconnaissait l'existence de l'Arménie soviétique et l'ancien responsable était Gamir (rouge) »¹⁴. La section de Paris connaissait le même sort : dirigée par un professeur d'éducation physique, elle changea de tendance avec le remplacement de l'ancien bureau par des dirigeants procommunistes. Le secrétaire, par exemple, était aussi directeur de la revue *La Femme arménienne*, organe de presse de l'Union des femmes arméniennes de France, interdite en 1948 pour son activité « philosoïétique »¹⁵. Tous les membres sont ainsi suspectés d'être « acquis aux idées progressistes ». À Alfortville, cette tentative de noyautage fut avortée, comme le signale un rapport de police de la préfecture du Val-de-Marne : « L'UGA d'Alfortville est totalement indépendante et donc l'influence de l'UGA est purement théorique. En 1955, elle compte environ 60 membres et trois équipes de foot. Cette association est apolitique et la pratique du foot est son seul but. Il faut mentionner toutefois que lors de sa création, l'Association française de l'Union Générale Arménienne avait essayé de diffuser leur sympathie prosoïétique à cette section locale »¹⁶. Cet échec donnait naissance, le 25 août 1948, à une association concurrente, l'UGAFS, l'Union Générale Arméno-française de sport. L'UGA protestait devant la justice car le nom était trop ressemblant. Celle-ci tranchait et demandait un changement de nom. La nouvelle société sportive prenait alors le nom d'Union de la Jeunesse Arménienne et Française des Sports d'Alfortville (UJA)¹⁷.

Ce « noyautage » avait pour conséquence la diminution du nombre de pratiquants. La section de l'UGA de Paris perdait les trois-quarts de ses membres entre 1948 et 1952 : « L'Association française de l'UGA ne compte que 500 membres alors que l'UGA en groupait 2000. Ce fait est dû (...) à ce que la plupart des ex-membres apolitiques n'ont pas voulu adhérer à cette nouvelle organisation, marquée selon eux par des sympathies envers l'Arménie soviétique »¹⁸. Le retour progressif de la diaspora vers la mère-patrie favorisa ce déclin. Parmi les 7000 Arméniens de France qui s'enthousiasmèrent pour le nerkaght à partir de 1947, on comptait quelques sportifs comme le cycliste Paul Manoukian. Il devenait champion de vitesse en 1948 et membre de l'équipe nationale d'URSS. Certaines sections, comme le mouvement scout de Décines, disparaissaient car tous ses dirigeants avaient pris le départ pour l'Union soviétique.

Le parti Daschnak avait déjà tenté d'étendre son influence sur les « Haï Ari » avant-guerre. Malgré la présence de l'un de ces leaders parmi les dirigeants des scouts arméniens, Archag Djamikian, cette tentative se solda par échec¹⁹. Le parti avait alors décidé de former sa propre section en 1938. Farouche adversaire des communistes, il intensifia ces assauts en direction des associations sportive après-guerre. Une note des renseignements généraux, datée du 26 juin 1948, précisait : « Dans les milieux arméniens, on apprend que Melkonian, animateur de la FRA, aurait l'intention de rattacher l'Union Sportive Arménienne au sein de la dite fédération. Le but serait de prendre en charge cette association sportive afin de ramener à la dite fédération de nouveaux adhérents, qui en raison de leur jeunesse, donneraient un dynamisme nouveau à celle-ci, contre-balançant ainsi les efforts poursuivis depuis la libération par l'UGA pour attirer à elle la colonie »²⁰.

¹⁴ Cité par Martine Hovanessian, *Les Arméniens et leur territoire*, Paris, Editions Autrement, 1995, p. 137.

¹⁵ Archives de la préfecture de police de Paris, BA 2328.

¹⁶ Archives du Val de Marne, dossier 1429 W, pièce n°43.

¹⁷ L'union de la jeunesse arménienne est en fait née en 1926 mais ne proposait aucune activité physique.

¹⁸ *Rapport des renseignements généraux de 1952*, Archives de la préfecture de police de Paris, BA 2328.

¹⁹ Archives de la Préfecture de police de Paris, série BA 2146.

²⁰ Archives de la préfecture de police de Paris, BA 2329.

Cette mainmise sur les activités physiques s'effectuait par l'intermédiaire de son organisation de jeunesse, le Nor Séround : « *Particulièrement chargés des questions éducatives, culturelles et sportives, ceux-ci (les dirigeants du Nor Séround) n'ont en réalité aucun rôle d'initiative et ils se bornent à assurer la liaison entre les jeunes du Nor Séround et le comité directeur de la filiale Daschnak, dont ils reçoivent les directives* »²¹.

Ces déchirements idéologiques se manifestaient aussi en Province. À Vienne, l'Homénétmen cohabitait avec l'Union sportive arménienne. L'intégration croissante de la nouvelle génération accentua les difficultés du mouvement sportif. Au cours de l'entre-deux-guerres, quelques sportifs arméniens, essentiellement des footballeurs, avaient tenté leur chance dans des clubs professionnels : Devedjian avait déjà montré l'exemple en quittant l'UGA pour le CAP²² dans les années 1920. Ses coéquipiers, les deux Garabédian, l'imitèrent et passaient professionnels : l'un à Metz entre 1932 et 1939 ; l'autre à Reims de 1935 à 1938. L'UGA de Marseille forma Erevanian Arméniak qui signa à l'OM en 1935 puis à Lens en 1937. Après 1945, ce phénomène s'amplifia et ne concernait plus seulement une élite. Le football amateur et corporatif offrait en effet de nombreux avantages. Les meilleurs Français d'origine arménienne quittaient rapidement leurs associations et intégraient des formations plus huppées. Le parcours de Caloust Zadikian est de ce point de vue exemplaire. Né en novembre 1922 en Bulgarie, il débarqua quelques années plus tard à Issy-les-Moulineaux. Débutant sa carrière en 1940, à l'âge de 18 ans, à Meudon, où se concentrait une forte communauté arménienne, il intégra, trois ans plus tard, l'UGA d'Alfortville. Ses qualités lui permettaient de rejoindre le CAP en 1946 avec lequel il disputa quelques matchs en équipe réserve professionnelle, notamment contre l'Armée française de Baratte à Saint-Ouen. Remarqué par l'entraîneur de Vichy, Llense, il signa dans ce club en compagnie de Sarkissian, autre Arménien de Lyon. Caloust Zadikian pratiquait alors l'amateurisme marron puisqu'il percevait, en plus d'être logé, un salaire de 700 francs par mois. Une grave blessure l'empêcha de poursuivre sa carrière. Il la reprit au cours de la saison 52/53 pour signer en corpo à la SECMA de Billancourt qui lui permit d'occuper un poste d'employé de bureau et de percevoir un salaire confortable. Sélectionné dans l'Équipe de Paris, il représenta la France à l'étranger à plusieurs reprises, « avec une certaine fierté ». Après avoir re-signé pour une saison dans l'équipe arménienne d'Issy-les-Moulineaux, il s'engagea avec l'A.S.P.T.T. d'Arnouville-lès-Gonesse, au nord de Paris.

Cette intégration touchait l'ensemble de la communauté, notamment la jeunesse qui se détourna des associations arméniennes pour rejoindre des clubs fondés sur d'autres principes. Ainsi, à Alfortville, certains signaient chez les Lions, autre équipe de la ville. L'État français encourageait cette intégration. Une lettre, datée du 18 août 1948, précisait : « *Le ministre de l'Éducation nationale a fait savoir qu'il lui paraissait souhaitable, du point de vue éducatif, que les éléments français de cette association soient orientés vers les associations françaises ayant pour but d'exercer sur les jeunes Français une action s'inspirant des mêmes méthodes éducatives et avait demandé aux membres dirigeants de l'association de n'accepter comme adhérents uniquement les réfugiés arméniens. Le 10 octobre 1948, le président de l'association accepte ce point de vue* »²³.

Les conflits idéologiques et l'intégration croissante des sportifs d'origine arménienne condamnaient les clubs arméniens à une disparition progressive. Pour faire face à cette

²¹ Note des renseignements généraux du 26 juin 1951, Archives de la préfecture de police de Paris, BA 2329.

²² Archives du C.R.D.A.

²³ Archives de la préfecture de police de Paris, BA 2327.

menace, deux stratégies furent adoptées. La première consistait à fusionner des sociétés d'une même localité : à Vienne, l'Homénétmen et l'Union Sportive Arménienne formaient l'USGA ; à Marseille, l'UGA et Arziv furent unifiés en 1964. La seconde poussa les associations à élargir leur base de recrutement. L'UGA de Décines, par exemple, voyait le nombre de joueurs arméniens progressivement diminué depuis à la fin des années 1960 : 25% d'Arméniens en 1966, 50% deux ans plus tard. En 1971, l'équipe première comptait cinq joueurs d'origine arménienne. Mais au cours des années 1970, la question arménienne et plus particulièrement la reconnaissance du génocide prenaient une nouvelle dimension. Les nouveaux enjeux réveillaient la communauté arménienne, et par là même son mouvement sportif. L'enjeu était de rassembler la nouvelle génération, comme à Issy-les-Moulineaux : « *A l'époque, à Issy-les-Moulineaux, en 1968, y avait rien. Plus aucune fête. En 1975, on était tous des anciens joueurs, on s'est dit qu'on allait former un club pour essayer de rassembler cette troisième génération par le sport* »²⁴.

Le sentiment d'« arménité », néologisme apparu au cours des années 1970 et désignant l'identité arménienne en France, animait l'esprit des associations sportives. Il était à l'origine même de leurs renaissances comme l'explique un ancien dirigeant de l'Association Sportive Arménienne d'Issy-les-Moulineaux : « *La cause et la finalité, c'est l'arménité. Nous, on a formé l'ASA, c'est pour ça, c'est pas pour autre chose. Pour moi, c'est un alibi le sport (...)* »²⁵

C'est ce même sentiment qui anima Caloust Zadikian lorsqu'il décida de fonder le F.C. AVAGS, club regroupant les joueurs d'origine arménienne de la banlieue nord de Paris. Dans les années 1980 encore, l'arménité conservait toute son importance. Ainsi pouvait-on lire dans la presse à propos des dirigeants de l'UJA d'Alfortville : « *Ils veulent relancer l'Arménité du club et envoient 15 joueurs poussins et pupilles en Arménie qui disputent un match lors de la mi-temps du match de 1^{ère} division russe D.Tbillisi-Ararat d'Erevan* »²⁶. Cette identité se manifestait de plusieurs manières : développement des échanges sportifs avec l'Arménie soviétique comme en décembre 1980 et la visite de l'Ararat d'Erevan à Issy-les-Moulineaux ; venue de joueurs professionnels arméniens en France, notamment Mkhitarian à Issy et Terzian à Valence ; intégration des Arméniens en provenance des pays du Moyen-Orient ; participations aux différentes commémorations comme celle du 24 avril, en mémoire du génocide ; tournois sportifs intercommunautaires pour fêter l'anniversaire de clubs²⁷. Renaissances, ces sociétés renouaient avec les traditions sportives du passé : elles adoptaient le football et le scoutisme comme principales activités.

Ce renouveau entraînait une nouvelle division au sein du mouvement sportif. Certaines plaçaient rapidement l'arménité au second plan et privilégiaient l'enjeu sportif. Ce culte de la performance obligeait les dirigeants à recruter des éléments étrangers à la communauté, perdant ainsi une certaine identité. Ce phénomène s'observait à Valence par exemple et touchait les clubs de la banlieue parisienne. Ces associations sportives dépassaient ainsi le cadre communautaire pour représenter la ville. Elles dynamisèrent en fait la vie associative de ces municipalités, comme en témoigne l'ancien maire de la ville d'Alfortville, Joseph Franceschi : « *L'UJA déploie sur les stades une jeunesse toujours renouvelée, enthousiaste, batailleuse, et souvent pour la plus grande gloire d'Alfortville* »²⁸.

²⁴ cité par M. Hovanessian, *op. cit.*, p. 138.

²⁵ cité par M. Hovanessian, *op. cit.*, p.137.

²⁶ *Gamk*, 7 juillet 1985.

²⁷ *Arménia* de juin-juillet 1981 présentait le tournoi organisé pour les 50 ans de l'U.S.G.A de Vienne ou bien encore *Point d'appui*, juin 1985 qui revenait sur les 10 ans de l'A.S. Arménienne d'Issy-lès-Moulineaux.

²⁸ Cité par M. Hovanessian, *op. cit.*, pp. 138-139.

Elles tentaient ainsi de réaliser une synthèse originale entre mémoire et modernité, entre identité et intégration. Mais cette politique sportive fut vivement critiquée par certains éléments de la communauté. Des équipes apparaissaient pour se composer uniquement d'Arméniens ou de Français d'origine arménienne, selon un modèle déjà éprouvé au cours de l'entre-deux-guerres. À Valence, l'Homénetmen concurrençait l'USJOA. Ces formations avaient pour unique objectif de présenter des équipes fondées sur un principe identitaire. Ainsi pouvait-on lire dans un article de presse à propos d'une équipe marseillaise : « *Sa plus grande fierté est de présenter le dimanche des équipes constituées d'Arméniens à 100% dans les équipes seniors* »²⁹.

Expression d'un repli communautaire, ces clubs s'attelaient à réunir l'ensemble de la communauté pour préserver et léguer un héritage culturel menacé de disparition. Au-delà, les objectifs deviennent plus flous. Parfois dans la mouvance des partis politiques, ils pouvaient apparaître comme un moyen d'exprimer une double appartenance mais aussi comme un refus du processus d'intégration.

L'évolution des sociétés sportives permet de souligner la pluralité des enjeux du sport au sein de la communauté arménienne. Il permet de préserver l'identité du groupe tout en favorisant sa reconnaissance. Enjeu de la mémoire, ces associations léguèrent aux générations successives l'héritage collectif. Elles furent marquées à partir de 1945 par les déchirements politiques et le choix, individuel ou collectif, du culte de la performance qui accompagna l'enracinement des Arméniens en France. Enjeu de représentations historiques et idéologiques, les associations balancèrent alors entre résistance et intégration. Fortement affaibli, le mouvement sportif ne doit sa survie qu'au renouveau de la question arménienne au cours des années 1970. Mais les perpétuels et profonds désaccords s'observent encore aujourd'hui et risquent, à moyen terme, de condamner les associations à une disparition définitive. Les glissements sémantiques, observés ces dernières années dans les cas de Valence, devenu l'Union Sportive d'Origine Arménienne, ou de l'A.S. Arménienne transformée en A.S d'Origine Arménienne, n'en sont-ils pas un signe avant-coureur ?

Xavier BREUIL

Doctorant en Histoire - Université de Metz

Boursier FIFA/CIES - Université de Neuchâtel-Suisse

²⁹ Archives du C.R.D.A.